

## RAPPORT AU BRUIT / REPRÉSENTATION DU BRUIT

La lecture de ces bilan et prospectives et/ou des synthèses qui y succèdent ne doit pas dispenser le lecteur d'une attention pour l'étude elle-même. En élaborant et argumentant ces synthèses et ces conclusions, nous n'offrons pas, par définition, toute la matière sémantique et parfois sensible (en particulier pour ce qui est des sources littéraires), propre à rendre compte de l'étendue et du foisonnement de notre sujet. Sans être pour autant réducteurs, le fait de dégager des grandes tendances, de rendre compte des majorités, de façon concentrée, ne permet pas de citer, ne serait-ce que ce qui "parle" de soi-même : et cette absence d'exemples, de textes d'originaux, de références brutes comporte le risque d'un assèchement, d'un éloignement, d'une trop grande distanciation. De fait, nous n'avons pas cherché à "conclure" et encore moins à "clorre" tout ce travail d'analyse de nos corpus, tant ceux-ci étaient complexes, riches en détails, fonctionnant tour à tour en échos ou en oppositions entre eux. Nous ne saurions trop insister sur la nécessité et la jubilation à se référer à l'étude intégrale !

Tout en restant au plus près des réalités des corpus observés, nous avons cherché à nous projeter, à proposer des pistes prospectives. Le lecteur pourrait penser alors que ces développements ne sont pas issus de l'observation mais relèvent davantage de l'interprétation, de la subjectivité, voire du manifeste. Nous assurons, bien au contraire, nous être tenus à une grande fidélité à la matière et à la sève de chaque corpus analysé.

Les livres pour enfants (illustrés ou scolaires) sont les deux champs qui dévoilent de façon caractéristique le problème de la dualité entre rapport au bruit et représentation du bruit : ils témoignent magistralement de la confusion intellectuelle permanente qu'entretiennent les auteurs de ces ouvrages entre la place d'où parle celui qui est acteur sonore ou qui est impliqué dans l'espace sonore et celui qui en parle comme un sujet, un thème de conversation, une idée. Entre se comporter d'une certaine façon et parler de son comportement, la distance effectuée est grande, une "fiction" se construit ; ici, nous sommes en présence d'une couche d'interprétation supplémentaire : l'auteur qui pose la question du comportement comme un thème en apparence social, esthétique, philosophique, se révèle le traiter de façon conjoncturelle, personnelle, morale et émotionnelle (nous verrons plus loin qu'un problème de langage, d'usage et de connotations ajoute encore un niveau à la complexité de cette codification). Ainsi, entre être "dans" les bruits (dans le rapport aux bruits), en train d'entendre "naturellement" ou d'écouter "volontairement", et en parler, se produit une distorsion importante, légitime et incontournable, dont l'observation n'est pas l'objet de cette étude (son champ d'analyse n'est précisément pas le champ sonore concret). Ce qui se passe ici, se situe entre parler de son rapport aux bruits (occultant au passage de dévoiler la motivation ou la nature de son audition) d'après l'idée qu'on s'en

"C'est parce que je  
ne  
suis pas sourde,  
alors j'entends"\*

\*Nous avons sélectionné, pour rythmer ces *Bilan et prospectives* et ne pas tout à fait perdre de vue la superbe matière que constituent les corpus sur lesquels se fondent nos développements, des extraits des relevés littéraires d'une part, des entretiens portant sur les questions du sonore et de l'ouïe d'autre part.

fait, et la représentation forcément argumentée et active (même si elle est inconsciente et surtout si elle l'est) de ce qu'on déclare vouloir dire de son rapport au bruit : c'est ce que nous appellerons "représenter le bruit" ! Ce discours est donc un agglomérat de discours, entre représentation de la réalité (par quelle expérience et quelle conscience est-elle rapportée ?) et expression de la volonté d'un idéal (mélange de consensus collectif et de part d'imagination personnelle). De plus, ce discours a recours à des outils de formalisation, linguistiques ou graphiques, très insuffisants, qui de surcroît sont alimentés d'usages courants, de connotations diverses, et utilisent des définitions imprécises.

Nous avons noté ces mêmes difficultés de vocabulaire au travers des entretiens que nous avons réalisés : un désarroi s'installe chez chacun, qui semble inhérent à la confrontation entre l'idée qu'il se fait de son rapport au bruit et sa capacité à l'énoncer ; cela s'explique par une ignorance normale de la nature phénoménale du bruit (manque d'outils), par des confusions quotidiennes de vocabulaire (dictionnaires indécis), une absence de formation individuelle au sujet, ne favorisant pas une possible autonomie de chacun face aux discours ambiants. Alors, chacun puise naturellement dans les stéréotypes : ces réponses collectives toutes faites nous sauvent, qu'elles soient philosophiques, sociales, économiques... Peu importe, comme elles sont dominantes et omniprésentes, elles volent au secours de notre désarroi.

Toutes les personnes interrogées ne sont pas nécessairement désorientées de ne pas savoir de quoi elles parlent. Certaines restent indifférentes, d'autres s'en excusent et culpabilisent un peu, cela fragilisant à leurs yeux la crédibilité de leur propos, d'autres entreprennent de cacher leur ignorance par des affirmations fortes, des chiffres, des évitements du sujet. Les personnes qui s'expriment sur le sonore ou sur l'écoute savent qu'elles parlent de leur intimité (psychologie/psychanalyse) : leur rapport personnel au bruit (qu'il soit mythique ou réel) relaie une souffrance collective, et c'est lourd à porter ! Elles reportent une éventuelle souffrance individuelle sur une impuissance collective ("c'est l'action de tous !") et se résignent. Mais elles se sentent deux fois exclues : exclues parce qu'elles restent seules pour supporter les actions bruyantes des autres qu'elles rejettent ; exclues de toute action collective hypothétique, qu'elles appréhendent comme bien hypothéquée !

Quand survient une campagne institutionnelle "contre le bruit", des espoirs naissent. Malheureusement, au lieu d'être des lieux de pédagogie et d'émancipation, des lieux d'annonce d'actions fortes, celles-ci fonctionnent en miroir (comme si elles avaient une fonction d'assujettissement à leur lecteur, une fonction politicienne) et honorent le lieu commun. La notion de bruit n'y est pas explicitée, pas définie, et le bruit est posé à nouveau, explicitement (ce qu'elles croient intimement déjà !) comme **nuisance**. Ce postulat (adéquation entre bruit et nuisance) est présenté comme une réalité qui n'appelle aucun commentaire : le bruit est nuisance = tous les bruits sont nuisance, partout, tout le temps, pour tout le monde, donc pour chacun (et inversement) et de toutes les façons. Cette représentation monolithique s'accompagne d'un mobile unique : celui de définir et de concen-

trer la description du bruit autour d'un paramètre unique : l'intensité. De plus, la désignation d'un bruit fait toujours office de description (voiture = bruit de voiture, bruits de voitures = voitures), nous dispense de sa description (pas de conditions d'émission, de contexte, de circonstances d'audition !). La représentation du bruit n'enseigne donc jamais sur ce qu'est le bruit, qui reste un concept négatif, un lieu de souffrance, une souffrance avant tout sociale, liée au social !

L'origine de ces campagnes a pourtant donné lieu à des études, de cible, de sujet, de méthode, de forme..., commandées à des agences. Ces travaux préalables trahissent le même désarroi des agences (hormis leur paresse, leur littérature cédant parfois au remplissage), en ce qu'elles ont du mal à échapper aux idées reçues : à force d'appeler bruit tout et rien, d'en faire quelque chose d'indéfini, de nommer à l'endroit des risques pour la santé, l'intensité physique une fois, la perception subjective une autre fois, elles finissent par ne plus rien nommer, ne plus rien dire de significatif et s'éloigner de la réalité complexe de notre rapport quotidien aux bruits.

Le rapport au son (l'expérience de notre vie quotidienne : émettre du son, l'entendre ou tout simplement "vivre dedans") et la représentation que l'on en a (le discours, les idées que le son évoque) sont trop éloignés : vivre (nous sommes des êtres sonores et écoutant) et se mettre en retrait pour en parler, le représenter, semblent deux postures étanches l'une à l'autre.

Pourtant elles communiquent, d'une part s'influencent, d'autre part se repoussent :

- il est probable que l'opinion que nous nous sommes faite de certains bruits stéréotypés (les voitures, le marteau-piqueur, la goutte d'eau, les oiseaux, la craie sur le tableau...) ou singuliers (la voix de quelqu'un, le couinement d'un ustensile, le piano du voisin...) les catégorise définitivement dans l'échelle de nos oreilles, conditionnant de façon inéluctable notre rapport à eux : ainsi nous ne pouvons plus les entendre tels qu'ils sont, évoluant chaque jour (tous ces sons sont comme les vagues, jamais identiques d'une fois sur l'autre, dans leur déroulement temporel, dans l'espace où ils sonnent, etc.), variant à l'infini. Notre rapport à eux s'est figé dans l'idée qu'on s'en est faite ;
- être "dans le son", c'est ne pas l'écouter, l'entendre à travers la nécessité ou non d'ouïr, à travers les filtres de la conjoncture, du moment, de nos préoccupations, de notre implication dans l'espace, dans les relations... Le représenter, c'est le poser en sujet d'écoute (ce qu'il n'est jamais) : ici, le rapport qu'on a à lui et l'idée qu'on s'en fait sont au plus loin !

Lorsqu'on en parle de façon différée, c'est-à-dire détachée de la possibilité de l'entendre ou bien éloignée de la nécessité de l'écouter, on décrit le bruit différemment, s'inventant une opinion fondée sur le souvenir de ce qui le produit (ainsi on parle davantage de l'objet ou du sujet qui fait le bruit que de la nature du bruit lui-même), se mettant en situation d'écoute virtuelle (concrètement à ce moment-là, on "n'entend rien de ce dont on cause").

Du rapport au bruit ou de sa représentation, lequel est la poule, lequel est l'œuf ? On pourrait se demander : si on avait une oreille plus cultivée, vivrait-on mieux socialement

"Le bruit de la  
chasse d'eau, pour  
moi,  
c'est un bruit  
qui me rassure  
énormément."



de nos relations avec les bruits.

Dans l'analyse des jouets, nous nous sommes essayés à cette analyse quantitative : elle nous a fourni des informations chiffrées sur les sons mesurés, imitant par là les "analyses quantitatives du bruit" présentées partout. Ces nombres et de ces valeurs établis, nous avons rapidement été confrontés à leurs limites et nous sommes rapidement rendus à la nécessité de les interpréter en corrélation avec les autres modes d'observations qualitatifs. En effet, dans la mesure, on ne s'intéresse qu'aux fréquences émergentes du son mesuré. L'instrument de mesure renseigne sur l'aspect général du spectre, mais ne donne aucune information sur la réalité sonore du jouet par exemple, sur sa nature, sa complexité, sa particularité, son timbre. L'analyse est effectuée sur l'ensemble de l'émission sonore du jouet mais ne tient pas compte de la modification du spectre dans le temps. Ainsi, rien n'indique la répartition harmonique des sons (mélodie) et donc leur référence aux valeurs culturelles et musicales occidentales (effets de tonalités, inscription des hauteurs éventuelles dans une gamme tempérée, etc.), rien ne permet de distinguer dans le spectre les sons significatifs au regard du sens social ou culturel, ni ce qu'ils représentent ou non pour l'enfant. Comme tout être, celui-ci a une écoute active et sélective, alors que les micros et analyseurs n'en ont point. Ces mesures ne peuvent de fait pas être interprétées d'une manière isolée, sans complément d'une analyse qualitative. Leurs limites "d'intelligibilité", en tant que mesure exclusive, sont immenses !

La représentation objective est de toute évidence en échec. De fait, les personnes interrogées, conscientes de la surdité des chiffres, de leur abstraction ou impuissance à attraper le bruit (apprendre qu'un marteau-piqueur "fait" 100 DbA n'est pas foudroyant de clarté ou d'utilité), s'en remettent d'autant plus à leur affect (la douleur ou la colère sont à tout coup plus répondantes et communicantes).

On voit bien que ce rapport aux bruits est sans cesse traversé de connaissances préalables, de perceptions antérieures, de réflexes, qu'il est toujours instruit : on a potentiellement une idée sur chaque bruit, une idée presque précise sur l'usage possible de l'ouïe. Nos réactions affectives ne sont pas le reflet éthéré et spontané, empirique de nos rapports aux bruits, elles forment une collection d'attitudes qui témoignent inconsciemment de la culture de nos relations régulières et/ou exceptionnelles à ces bruits. Tout s'entremêle et rien n'est mesurable !

Nous voyons que la représentation qu'on se fait des bruits et notre relation à eux sont tour à tour aimantées, éloignées : il n'empêche que l'on persiste à vouloir diviser tout, distinguer ce qui est confondu et catégoriser nos comportements. Les manuels scolaires, au travers de leurs exercices, installent des situations dans lesquelles on distingue (comme de force) :

- l'audible : les bruits audibles sont ceux qui **ne méritent aucune attention particulière**, ils appartiennent au monde inerte, inévitablement sonore (même s'ils sont voulus),
- l'entendu : les bruits entendus sont ceux qui dépassent, existent : on sait qu'ils sont

là mais **on n'a rien à gagner à les écouter**, même s'il n'est pas inutile de les percevoir, – l'écouté : les bruits écoutés sont des événements sonores dont **l'audition est désirée**, c'est-à-dire organisée, préservée, cultivée.

Ces distinctions sont irrecevables, et l'étanchéité de ces degrés n'existe pas de la sorte. La représentation qu'on fait ici du monde est une fiction totale, éloignée de toute connaissance du rapport qu'on a aux choses. C'est comme si chaque circonstance, chaque bruit, chaque situation sonore prédestinaient la nature de leur audition, de leur audibilité. Du coup, l'attention sonore, la pratique attentive des bruits, relèvent exclusivement d'une attitude musicale, attitude savante et non ordinaire, non applicable au quotidien et réservée à une "élite" de sonorités, l'écouté. On a vu comment, en l'absence de causalité d'écoute, rien ne vaut d'être entendu, rien ne sert d'entendre. Les raisons d'entendre, et a fortiori d'écouter, sont fortement codifiées.

Rien ne se passe ainsi.

Dans la réalité, on entend plus qu'on ne croit, et on entend moins qu'on ne croit ! Il faut admettre ce dédoublement : nous sommes soumis parfois à des densités de sources qui inspirent notre repli, une sorte de désir de surdité salutaire : c'est ce que nous appellerons de façon simple la sélectivité auditive quotidienne. Par ailleurs, on remarque que l'on entend rarement ce qui va (jamais quiconque n'a su remarquer l'excellence d'une acoustique sur une place, dans une rue ou dans sa chambre à coucher), alors qu'on remarque plus volontiers ce qui ne va pas (un lieu qui résonne trop, une source qui recouvre les autres, une fréquence extrême...). La prise de conscience de notre rapport au bruit n'intervient qu'en cas de dysfonctionnement ressenti, de désaccord, de rupture ou d'exception, d'expérience singulière : ainsi notre capacité d'écouter survient là par nécessité, par obligation, parce que notre audition quotidienne et inconsciente est troublée, gênée, perturbée, interrompue dans sa capacité même de demeurer spontanée, fonctionnelle et inconsciente ! Bien d'autres situations contradictoires existent et il faut honorer la complexité de notre rapport aux bruits. C'est pour cette raison que la simplification de sa représentation n'est pas admissible !

Pendant la recherche/action, cette dichotomie entre représentation DU bruit et présentation DES bruits (tentative d'explicitation de la réalité des bruits) fut posée d'emblée comme sujet d'étude : la présentation publique de leurs travaux par les enfants, procédant d'un "oral" (présentation du dispositif et des résultats sous la forme d'une conférence), d'un "sonore" (écoute de toutes les bandes, enregistrements et créations sonores vocales) et d'un "écrit" (distribution d'une brochure comportant les textes, les partitions, un générique), recouvrait bien toutes les facettes de la question de la (re)présentation sonore. Il s'agissait de poser le bruit devant soi... : d'arriver à en parler (sans l'entendre, c'est-à-dire sans être dedans en train de le vivre !), de parvenir à l'écouter en même temps, de veiller à ne pas confondre ce que l'on entend lorsqu'on est soi-même "au travail" et ce que l'on entend lorsque c'est quelqu'un d'autre qui est "au travail". Toute la question, récurrente

chaque fois, est celle de notre place ! Le titre emblématique du projet, “L’écoute... au travail !”, résumait précisément la double problématique d’une telle démarche pédagogique : qu’est ce qui est à l’écoute, qu’est qui est au travail ?

Les campagnes “antibruit” occultent le travail d’écoute et la réalité sonore puisque le média utilisé et la façon de traiter le propos le leur empêchent : c’est l’affiche et seulement elle qui s’exprime ! Elle le fait de façon minimale, avec des mots symboliques qui deviennent, à cause de leur unicité et de leur mise en scène, rapidement génériques : ces choix, précis et manifestes, véhiculent des grands concepts sur un mode simultanément laconique (brutal et réducteur) et vibrant (pulsionnel, émotionnel...). Petit à petit, les messages s’éloignent de toute la réalité sonore du monde, concrète et multiple, pour en dénoncer les excès, l’absence d’organisation démocratique, s’éloignent des situations auditives vivantes, pour proposer à l’ouïe une position idéale, mythique et prémodélisée, fonctionnant sur le repli, à travers deux concepts terriblement répétitifs et exclusifs : “l’éloge **du** silence”, “la dénonciation et la diabolisation **du** bruit” !

.....  
"Que le son et le  
sens ne se puissent  
plus séparer et se  
répondre  
indéfiniment dans la  
mémoire."  
.....